

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Ferdinand Gohin : *L'Œuvre poétique d'Albert Samain*, Garnier. — Albert Samain : *Aux flancs du Vase, suivi de lettres inédites*, Editions des Maîtres du Livre, Crès. — Villiers de l'Isle-Adam : *Nouveaux Contes cruels et Propos d'au delà, suivis de fragments inédits*, Crès. — Lucien-Alphonse Daudet : *La Dimension nouvelle*, Crès. — Edmond Pilon : *Sous l'Egide de la Marne*, Histoire d'une rivière, Bossard.

M. Ferdinand Gohin, dans cette étude nouvelle sur **l'Œuvre poétique d'Albert Samain**, a su analyser toutes les nuances du génie du poète. Il dit très bien que Samain accepta la conception musicale de la poésie symboliste, la conception verlainienne. Il rechercha davantage aussi les sensations et les états d'âme que les idées, trouvant pour les traduire des inventions verbales, des combinaisons rythmiques qui donnent à la poésie « la puissance suggestive de la musique ». Comment, en effet, s'écrie M. Gohin, n'être pas frappé de la valeur musicale de cette poésie ? Non seulement beaucoup des poèmes de Samain portent un titre qui atteste les préoccupations musicales du poète, mais encore la poésie doit être pour lui rivale de la musique, et le vers une sorte de transposition musicale. Ce n'est plus ici, explique M. Gohin, l'harmonie oratoire des romantiques dont « la phrase pleine, nombreuse et sonore, savamment rythmée se développe suivant une ligne précise et bien tracée, ou se déploie avec la force d'un fleuve qui pousse ses ondes entre de larges rives ». C'est une mélodie « plus intime, imprécise et fluide qui obéit à des lois mystérieuses ». Sonorités alanguies, voyelles silencieuses et douces, syllabes mouillées... c'est, en vérité, « comme une phrase de velours ou de mousseline ». Après avoir expliqué l'irrégularité de sa métrique, M. Gohin constate que cette irrégularité produit une impression musicale très originale, sorte de rythme immatériel qui module « l'infini des émotions dans l'indéfini des songes ». C'est, écrit-il, « l'art subtil de nos musiciens modernes, d'un Debussy, par exemple, qui se fit précisément l'interprète de

Mallarmé et de Maeterlinck... » Mais, continue le critique, les ressources du poète sont limitées. C'est avec des mots qu'il écrit ses symphonies ; c'est, écrit-il, « avec un art rebelle et fait pour la pensée qu'il a su évoquer l'âme profonde des choses, et que, suivant une épigraphe empruntée par lui-même à Mallarmé, il a fait de la poésie la « musicienne du silence ».

M. Gohin nous montre comment, chez Samain, le poète des soirs et des crépuscules, le sentiment de la nature était devenu religieux en devenant plus profond. On sent, dit-il, que, si Samain avait vécu, le sentiment religieux eût été l'une des sources de son inspiration. Et ces sentiments, que Verlaine « module en lieds pieux, en cantilènes naïves, avec un accent ingénu, Samain les aurait développés, semble-t-il, plus largement avec l'ampleur et la richesse d'une âme enthousiaste, en des hymnes magnifiques dont le *Réveil* nous fait entendre les accents » :

Puisque la moisson croît pour l'éternel seneur,
Puisque le lys fleurit en loyal serviteur,
Je veux donner ma vie à la bonne Espérance,
A la règle, à l'effort, à la persévérance,
L'ennoblir de sagesse et de force l'armer,
L'alléger de prière et toute l'enfermer
Dans la soif de comprendre et la splendeur d'aimer.

Et peut-être cette poésie religieuse de Samain eût-elle eu, en effet, ce caractère grandiose et angoissé qui manque à l'inspiration des poètes convertis d'aujourd'hui, qui se font de Dieu une idée si familière et si familiale. Chez eux, nul effroi devant l'infini : ils s'en approchent comme jadis de leur petite amie. Poésie de sacré-cœur et de vierges bleues : comme elle est loin de l'angoisse de Pascal et de la cruauté des jansénistes. Samain, j'imagine, eût renoué la grande tradition des jansénistes, et se serait divinement martyrisé dans une foi cruelle.

Justement voici, à la suite des *Flancs du Vase* que publient les « Maîtres du Livre », quelques lettres inédites d'Albert Samain, qui sont la plus sincère confession de son âme, de sa vie et de son art.

...pour toutes mes démarches dans la vie je manque de foi en moi-même, et cela, peu à peu, produit un malaise sourd qui, à certaines heures, me recouvre toute l'âme d'une grande nappe de tristesse. Je sens en moi une incapacité de prendre et de pétrir la vie à la façon des

autres hommes. Mon art ne m'apporte que des consolations, plutôt des excitations toutes passagères ; je ne connais pas cette sérénité robuste du bon travailleur qui se met joyeusement à la tâche et se réjouit d'avance d'une longue suite de travaux. Avec les dons que j'ai en moi, je devrais, semble-t-il, m'être fait déjà une situation dans la littérature — mais la littérature, la page à écrire m'éloigne ; c'est un calice que j'écarte toujours, que je ne bois qu'à la dernière extrémité.

Tant de jeunes gens autour de lui se réjouissent à la pensée de rédiger leurs idées. C'est à me demander, écrit-il, « si je ne me suis pas trompé d'art ».

Mes vers, diras-tu... Voici ce qui se passe pour mes vers... je les fais, quand j'en fais — et que l'heure est bonne — et que je sens vraiment passer dans mon être un courant mystérieux qui multiplie les énergies de l'esprit et amène mon imagination à une sorte d'éclat incandescent. Je fais donc mes vers, surtout la nuit, dans une ivresse heureuse, et j'ai un moment de chaude et rayonnante exaltation.

Dans les cinq minutes qui suivent, il se sent plein et sûr de lui-même ; deux heures après, cette effervescence est tombée. Et le poète voit dans cette méfiance excessive de ses actes « une sorte d'infirmité morale, une débilité de l'énergie vitale, une anémie de la volonté ».

Je crois que la vie doit être à la fois une espérance et une affirmation. Je n'ai ni l'une ni l'autre. Je crois toujours que je ne réussirai pas ce que je veux faire et j'ai toujours comme une honte de parler de ce que j'ai fait.

En résumé, et pour m'expliquer sincèrement et nettement, je ne puis jamais supposer que ce que je fais, que ce que je dis, que ce que j'écris puisse intéresser les autres — au moins autant que ce qu'ils ont à faire, à dire et à écrire eux-mêmes.

En résumé, aussi, cela fait que je ne me sens pas heureux, que je ne suis pas heureux, et qu'à certaines heures j'ai une grande souffrance noire au fond de moi. La vie n'étant qu'une suite de décisions à prendre m'apparaît souvent devoir excéder mes forces. Pour te donner un exemple, le livre qu'il faudra que je publie dans un temps pas trop éloigné, pour ne pas faire oublier le *Jardin de l'Infante*, me hante comme un cauchemar. Je ne sais pas encore à l'heure qu'il est comment il se fera ; quand j'y songe la nuit je ne puis plus fermer l'œil. Des gens diront : ce sont là des façons de grand enfant. C'est vrai, je sens en moi beaucoup de grand enfant. Il m'est impossible de prendre part et de me passionner à ce que les hommes appellent leur vie sérieuse.

Quelle touchante confession de grand enfant douloureux. Il faudrait tout citer de ces deux lettres qui nous révèlent mieux l'âme de Samain que tous les commentaires que l'on pourrait écrire autour de sa poésie. Nous le voyons, à travers les confidences de ses lettres, seul au monde avec sa mère, déjà très âgée, et dont il prévoit la disparition avec angoisse. Que deviendra-t-il « quand tout cet amour s'enfoncera dans la nuit ?... »

Et alors, écrit-il, je pense à tout cela, quand je vois à quarante ans aboutir une vie docile et de bonne volonté et de bon cœur, et riche de dons, à toute cette médiocrité, à ce servage bureaucratique qui dure depuis mes quinze ans et durera toujours, je suis pris d'une irrésistible et silencieuse tristesse ; et il me semble descendre lentement dans les eaux noires...

Mais alors, il songe aux belles amitiés que la vie lui a données et que cela aussi, écrit-il, « c'est un trésor et peut-être le plus beau et le plus rare que puisse apporter la vie... »

Au point de vue littéraire, Samain doute de lui, certes, et cette méfiance est toujours le signe d'une profonde sincérité, mais tout de même, il sait la place à laquelle il a droit, et il se montre très sensible à une « belle page » que lui a consacrée H. de Régnier dans le *Mercur*, sensible aussi, mais péniblement, au « grand et hargneux article de D... dans le *Temps*, laborieuse tartine de cuis-tre piquée çà et là de mots désobligeants... » Les critiques de cette sorte sont des êtres vraiment malfaisants, capables, si on les prenait au sérieux, de paralyser toute espèce de talent. Médiocres, ils n'aiment et ne louent que ce qui est vulgaire et médiocre, et aboient, comme Abel Hermant dès qu'il aperçoit le trop grand fantôme de Villiers de l'Isle-Adam.

A une critique de son ami, inquiet de la nouvelle inspiration hellénique de ses derniers poèmes, et qui y voit une sorte de renoncement à sa race, à ses origines, Samain répond finement :

... Ce qu'il y a de grec dans mes vers n'est qu'apparent ; les noms de mes petits bergers, quelques appellations usuelles, et puis c'est tout. Au fond ce ne sont que des visions où moi-même me suis plu, et qu'à cause de leur jeunesse et de leur limpidité j'ai situées dans une Ionie idéale.

Il n'a pas pour cela répudié les cathédrales, et c'est toujours comme à travers une verrière que tombe, dans le jardin de l'Infante, la majestueuse tristesse des soirs et des crépuscules.